

CŒUR DE PIGEON

Adolphe Orain - Contes du Pays Gallo - Honoré Champion, 1904 (p. 52-64).

source : [wikisource](#)

I

Lorsque le père Jacques perdit sa bonne femme, il resta avec deux fils, que son travail de simple journalier ne suffisait pas à nourrir. Comme ceux-ci étaient en âge de courir le pays, il leur dit : « Mes enfants, je vous donne à chacun un bissac, c'est tout ce que je peux faire pour vous, allez avec cela chercher votre pain. »

Les deux frères s'en allèrent, de porte en porte, implorer la charité. Comme c'était presque toujours à l'aîné qu'on faisait l'aumône, ce dernier, qui désirait garder tout pour lui, se fâcha un jour et dit à son frère : « Va de ton côté et moi du mien. »

Le plus jeune, du nom de Jean, s'éloigna tout attristé, cheminant lentement à travers les sentiers des bois dans lesquels il s'attarda à manger des cornes ou des alizes. Le soir venu, s'étant égaré et ne sachant où coucher, il eut l'idée d'imiter le petit Poucet et de grimper dans un arbre pour tâcher de découvrir un gîte. Bien lui en prit, car il aperçut une lumière et se dirigea de ce côté.

Un château s'offrit bientôt à sa vue. Il frappa timidement à la porte de ce logis pour demander à passer la nuit. Une belle dame vint lui ouvrir, et, en examinant le petit voyageur, son cœur s'attendrit. « Entre, mon enfant, s'écria-t-elle, viens réparer tes forces. » Elle lui fit servir un pigeon rôti, et, lorsqu'il eut bien mangé, elle lui dit d'aller prendre du repos.

Le lendemain matin, Jean, en se réveillant, sentit quelque chose de dur sous son oreiller. Il regarda ce que c'était et découvrit un sac renfermant cinquante écus. « Cet argent n'est point à moi, pensa-t-il, je ne dois pas y toucher. »

Afin de ne pas abuser de l'hospitalité de la bonne dame, il s'habilla promptement et voulut lui faire ses adieux ; mais apprenant qu'elle n'était pas levée, il pria les serviteurs de la remercier en son nom et, son bissac sur le dos, reprit la clef des champs.

La servante, en allant faire le lit et la chambre du voyageur, découvrit l'argent et le porta à sa maîtresse, en lui demandant ce que cela signifiait, et si elle voulait mettre son honnêteté à l'épreuve.

« Rassure-toi, répondit la dame, tu n'es pas en cause, il s'agit de l'enfant qui vient de partir et qu'il faut ramener au plus vite, car je veux l'adopter pour mon fils. »

Tous les domestiques se lancèrent à la poursuite du jeune garçon, qu'ils ne tardèrent pas à rattraper. « Retournez au château, lui dirent-ils, vous avez plu à notre maîtresse qui veut vous garder près d'elle. » L'enfant fut enchanté et revint sur ses pas.

La dame l'accueillit avec toutes sortes d'amitiés et lui dit : « Tu n'as pas pris l'argent qui se trouvait ce matin sous ton oreiller et qui, cependant, t'appartient. »

— Comment cela ? Je ne possède pas une obole.

— Tu possèdes cinquante écus, et tous les matins tu en auras autant. Le cœur de pigeon, que tu as mangé hier soir et que tu ne pourras jamais digérer, procure chaque nuit cinquante écus à la personne qui l'a avalé. Mais d'ailleurs, ajouta-t-elle, tant que tu seras ici, tu n'auras pas besoin d'argent. Tu trouveras tout ce

qu'il te faut, et je vais donner des ordres pour que de savants professeurs viennent te donner des leçons.

Au bout de quelques années, l'ancien *cherchou-de-pain* ne se reconnaissait plus lui-même. Au lieu du vagabond déguenillé c'était maintenant un beau jeune homme instruit, distingué et habile à tous les exercices d'adresse. Il est bon d'ajouter que, comme il était intelligent et travailleur, ses maîtres n'avaient pas eu beaucoup de peine à en faire un jeune homme accompli.

Sa bienfaitrice — qui n'était autre qu'une fée — l'aimait comme son fils et s'efforçait de lui rendre la vie aussi douce que possible.

Le nouvel étudiant s'en allait souvent à la ville voisine habitée par le roi, et un jour qu'il se promenait sur les places publiques il entendit publier, à son de trompe, et au nom du souverain, que celui qui réussirait à faire rire la princesse sa fille, atteinte d'une maladie que le rire seul, au dire des médecins, pouvait guérir, obtiendrait sa main.

De retour à la maison, il raconta ce qu'il avait entendu publier, et la fée lui répondit :

— Il ne tient qu'à toi d'épouser la princesse et dès demain, si tu le veux, je te mettrai à même de la faire rire.

— Qu'inventez-vous pour cela ?

— Tu le verras demain, si tu es toujours décidé à tenter l'aventure. »

Le lendemain, après le déjeuner, la fée lui demanda s'il avait réfléchi à sa proposition.

— Oui, dit-il, et j'attends ce que vous allez me donner pour faire rire la malade.

— Va dans la cour où tu trouveras une voiture qui marche seule, ce qu'on a pas encore vu. Monte dedans, va te promener à la ville, et, si la princesse te voit, je t'assure qu'elle rira de bon cœur.

Notre curieux alla examiner la voiture qui avait aux quatre coins un moulin à vent destiné à faire tourner chaque roue. Des meuniers coiffés de bonnets de coton apparaissaient de temps en temps aux fenêtres des moulins, et tiraient la langue aux gens stupéfaits de voir fonctionner une pareille machine.

Jean monta dans le véhicule, qui se dirigea aussitôt vers la ville, escorté de tous les curieux qui l'avaient rencontré. Ceux-ci riaient tellement, en voyant les meuniers tirer la langue aux passants, qu'ils attirèrent la princesse aux fenêtres du palais.

Elle aussi, en voyant cette étrange chose partit d'un franc éclat de rire. Le roi, tout joyeux, se dirigea vers le char qui avait le privilège de désopiler la rate des gens, et lorsqu'il eut fait la connaissance du protégé de la fée il voulut le présenter à sa fille.

Le jeune homme sut se montrer tel qu'il était : instruit, distingué, et conquit promptement le cœur de la princesse.

Il revint souvent au palais où il était attendu avec impatience et où les noces ne tardèrent pas à avoir lieu.

II

Après quelques jours de mariage, la princesse s'aperçut que son mari trouvait chaque matin, sous son oreiller, cinquante écus, et elle en conçut une vive jalousie.

Comme elle avait une fée pour marraine elle alla lui conter ses chagrins.

— Tu es une sotte, lui dit la fée, l'argent de ton mari est à toi comme à lui puisqu'il ne te refuse rien, et qu'il est même le premier à t'offrir tout ce que tu peux désirer.

— C'est égal, ça m'humilie, et je voudrais que ce fût moi qui trouve tous les matins cinquante écus sous mon oreiller.

— Tu n'es pas raisonnable, et tu pourras bien un jour te repentir de ta jalousie.

— Tant pis ! je veux que ce soit moi et non lui qui apporte l'argent dans le ménage.

— Alors il faut pour cela, mon enfant, lui faire rendre le cœur d'un pigeon qu'il a dans l'estomac et d'où lui vient sa fortune. Je vais te donner un vomitif que tu lui administreras sans qu'il s'en aperçoive ; et lorsqu'il aura rejeté le cœur de pigeon, tu devras l'avaler.

La princesse emporta le médicament, et dès le lendemain le fit prendre à son époux qui, après avoir été très malade, sans en connaître la cause, vomit le cœur de pigeon que sa moitié avala prestement.

À partir de ce jour, ce fut la femme qui eut, chaque matin, cinquante écus sous son oreiller.

Le nouvel époux trouva la chose étrange et s'en alla à son tour la raconter à sa bienfaitrice, qui devina la jalousie de la jeune femme, mais n'en dit rien au mari.

— Ne t'inquiète pas de cela, dit-elle, j'ai à t'offrir un objet qui te dédommagera au centuple de ce que tu as perdu. C'est un chapeau qui s'appelle le *chapeau des désirs*, parce qu'il procure à celui qui le porte tout ce qu'il peut imaginer.

Le jeune marié rentra au palais couvert de son précieux chapeau.

Sa femme s'aperçut bien vite que son mari possédait un nouveau don qui lui permettait d'obtenir à l'instant tout ce qu'il désirait. Elle l'interrogea de toutes les façons sans pouvoir se renseigner. Furieuse, indignée, elle retourna chez sa marraine pour lui conter ses nouveaux chagrins.

Cette fois, la fée se fâcha presque et la menaça d'un grand malheur. Mais l'enfant gâtée pleura tellement que la vieille en eut pitié, et lui apprit que son mari possédait le *chapeau des désirs*.

— Comment m'y prendre pour le lui dérober ?

— Tu le veux ? Eh bien ! advienne que pourra et écoute-moi :

« Quand il fera très chaud, emmène ton époux dans une forêt éloignée, et, lorsqu'il voudra se reposer, mets sa tête sur tes genoux, de façon à pouvoir lui glisser dans les cheveux ce peigne magique. Il s'endormira aussitôt. Comme son sommeil sera long, tu pourras lui dérober son chapeau et rentrer chez toi pour le mettre en lieu sûr. »

Dès le lendemain, il fit une chaleur accablante, la princesse manifesta le désir d'aller chercher la fraîcheur sous les ombrages des grands arbres.

On fit atteler deux superbes chevaux à un calèche, et la jeune femme donna l'ordre au cocher de les conduire dans l'endroit le plus désert d'une forêt qu'elle lui désigna.

Il se promenèrent longtemps et lorsque le prince, accablé de fatigue, demanda à se reposer sur la mousse, au bord d'un ruisseau, son épouse prit place à ses côtés, et tout doucement l'attira sur ses genoux.

Jean ne tarda pas à s'endormir au murmure de l'eau, aussitôt sa femme lui glissa le peigne magique dans les cheveux. Puis prendre le chapeau, courir à la voiture, donner l'ordre au cocher de rentrer au palais, fut pour elle l'affaire d'un instant.

Pendant ce temps, le pauvre abandonné dormait profondément et ne s'éveilla que le soir du deuxième jour, au moment où la lune apparaissait sous l'horizon.

Son premier soin fut de chercher son chapeau, qu'il ne trouva pas, puis d'appeler la princesse qui était partie. Se voyant seul et mourant de faim, il regarda autour de lui s'il ne découvrait pas quelques plantes capables de calmer ses douleurs. Il vit des asphodèles dont il arracha les racines ; mais il n'en eut pas plutôt mangé qu'il fut métamorphosé en âne.

III

Il y avait sept ans que le pauvre aliboron errait au hasard lorsqu'il entra dans la cour du château de son ancienne bienfaitrice.

La fée, en voyant cet animal pénétrer dans sa demeure comme s'il la connaissait, eut le pressentiment du malheur arrivé à son fils adoptif. De sa baguette, elle toucha l'âne qui redevint le beau jeune homme d'autrefois.

Bien que le mari de la princesse ne fût pas méchant, un désir de vengeance lui vint au cœur. Aussi, un jour qu'il traversait la forêt dans laquelle il s'était endormi, il remplit ses poches de racines d'asphodèles, et continua sa promenade vers la ville.

Dirigeant ses pas vers le palais, il apprit que sa femme donnait un grand dîner, et qu'elle était dans ses appartements à faire sa toilette. Il se rendit près d'elle, la

reconnut à peine tant elle avait engraisé et vieilli. Elle, au contraire, s'extasia sur sa bonne mine et lui demanda d'où il venait.

— J'arrive, dit-il, d'un pays où l'on trouve une plante qui conserve la jeunesse et rend la beauté quand on l'a perdue.

— Oh ! vous eussiez bien dû nous en apporter, s'écria la femme de chambre présente à l'entrevue, et qui avait toujours été la mauvaise conseillère de la princesse.

— Je ne vous ai point oubliées, et la preuve c'est que voici les racines de la plante en question.

Toutes les deux voulurent en manger et furent aussitôt changées en ânes. Le prince les fit conduire dans les écuries du palais et alla prendre place à la table du festin.

Comme l'on s'étonnait de la disparition de sa femme, il raconta la transformation qu'il avait subie, et la punition qu'il venait d'infliger.

Le dîner terminé il envoya chercher un meunier auquel il dit : « Voici deux ânes que tu conserveras pendant sept ans, ne les ménage pas, fais-les travailler, fouaille-les s'ils sont paresseux, et fait en sorte de me les rendre dociles et soumis. »

Au bout de sept années, on lui ramena les deux vieux ânes étiques qui, au moyen de la baguette de la fée, reprirent leur première forme, et devinrent deux personnes bien sages et corrigées de leurs défauts.

(Conté par Thurette Gautier du village de la Fresnais, commune de Bain.)